

La société de contrainte et ses instruments

Il existe trois expressions pour désigner l'organisation rationnelle de l'ordre public. C'est-à-dire *la police*, gestion et discipline, des populations. La société de contrôle, nous l'avons dépassée. La société de surveillance, nous y sommes. La société de contrainte, nous y entrons.

L'histoire de cette formule, « société de contrôle », est connue. On reprend ici les termes d'un livre précédent. (*Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*. Pièces et main d'œuvre. L'Echappée. 2008)

Le *contre-rôle* (XIV^e siècle), c'est le registre tenu en double de ceux que l'on a enrôlés, c'est-à-dire inscrits sur un rôle, un parchemin roulé, afin de faire l'appel et de s'assurer de leur présence (*roll-call*, en anglais) ; notamment soldats et prisonniers. Le sens du mot contrôle a depuis subi une inflation extrême, d'abord en anglais où, de glissement en glissement, il en est venu à signifier surveillance, maîtrise, commande, pouvoir (*self-control*, *birth control*, *remote control*). D'où le slogan du Parti, cité par Orwell dans 1984. « Celui qui a le contrôle du passé, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé. » Ce glissement de sens s'est répandu en français courant via des traductions fautives, mais le sens correct demeure celui de vérification, comme attesté par le *Dictionnaire de vocabulaire technique et critique de la philosophie* (André Lalande. P.U.F. 2006), et les deux expressions synonymes : contrôle ou vérification d'identité.

En bref, le contrôle est un inventaire dont la méthode remonte à l'invention de l'écriture et du calcul en Mésopotamie ; « reçu trente jarres d'huile », « envoyé dix esclaves », « réserve, cent jarres de blé ». La comptabilité et l'inventaire ne sont rien d'autre que l'état-civil des biens : les choses, le cheptel, les esclaves, outils vivants (Aristote), confondus dans une même catégorie. On ne contrôle que ce que l'on possède ou dirige, aussi l'asymétrie entre contrôleurs et contrôlés, distingue-t-elle le pouvoir des sans pouvoir. Il y a dans cette simple liste de noms et dans l'appel des inscrits, un dispositif d'une effroyable efficacité. Le contrôle, quel qu'en soit le truchement (patronyme, photo, biométrie, empreinte digitale, ADN, etc.), articule toujours, d'une part, le rôle – aujourd'hui, le fichier informatique-, où l'on enregistre l'identifiant d'un individu, son matricule ; et d'autre part, cet identifiant lui-même, que l'individu porte sur lui, et qu'il suffit de comparer à son duplicata pour effectuer le contre-rôle : que l'on fasse l'appel au camp, ou que l'on vérifie par transmission radio-électronique, la puce d'identité d'un passant dans la foule. Abolir le contrôle, ce serait au sens minimal, matériel, détruire les six cents fichiers où figure en moyenne, chaque Français, au premier chef ceux de l'état-civil, de la sécurité sociale et de la carte nationale d'identité. Cette abolition ne mettrait nullement fin au pouvoir, elle le rendrait juste faillible, préservant la possibilité d'une opposition. Ainsi la Résistance fut-elle d'abord, selon le mot de Kriegel-Valrimont, *une entreprise de faux papiers* ; et sinon, il n'y aurait pas eu plus de résistance, mais beaucoup plus de déportés : Juifs, militants, requis du S.T.O.

William Burroughs, parrain de la *Beat generation* et petit-fils d'un autre William Burroughs, inventeur de la première machine comptable, avait dans ses visions d'extralucide employé le mot de contrôle au sens d'emprise et de maîtrise. Ainsi avait-il défini la *came*, comme la marchandise et le moyen de contrôle idéaux. Eric Mottram rapporte ses propos en 1980, dans *William S. Burroughs. L'algèbre du besoin*. (ed. Christian Bourgois)

« Nul besoin de boniment pour séduire l'acheteur ; il est prêt à traverser un égout en rampant sur les genoux pour mendier la possibilité d'en acheter. »

Assertion non seulement vérifiée, mais extensible à toutes les camelotes dont la came constitue le type idéal. Et de fait, nous voyons des populations entières ramper à genoux dans les égouts qu'elles creusent, ce faisant, pour mendier la possibilité d'en acheter. Le faux besoin n'étant pas moins impérieux que le manque.

Burroughs que la question obsédait a vaticiné sur d'autres formes d'emprise. Le conditionnement et l'aliénation religieuse, par exemple, à travers les rites et le calendrier des prêtres mayas. A ruminer par ces temps de régression. (Juive, islamique, chrétienne) Les techniques de communication : « *Qui possède maintenant les communications contrôle le pays.* » Le langage : « *l'alphabétisme universel avec en un*

même temps un contrôle de la parole et de l'image est maintenant l'instrument de contrôle. » Comprenez, de suggestion, d'idéologie, de représentation du monde. Mais sa pensée la plus profonde reste que : « *Les hommes libres n'existent pas sur cette planète à cette époque, car la liberté n'existe pas dans le corps humain. Par le simple fait d'être dans un corps humain, vous êtes totalement contrôlé par toutes sortes de nécessités biologiques et extérieures.* »

On sait du reste, qu'outre William Burrough, Timothy Leary, autre bateleur du LSD et de la contre-culture, a beaucoup déliré sur le « cyberspace » et le « téléchargement de l'esprit dans le réseau », frayant bruyamment la voie au transhumanisme. Mais quoi, seuls les nigauds s'imaginent que la contre-culture californienne de San-Francisco et de la *Silicon Valley* fut tout uniment un vecteur d'émancipation. Pour l'essentiel elle a servi comme la « recherche fondamentale » à renouveler les rayons de la FNAC, via l'innovation technologique et industrielle. (cf. *Techno. Le son de la technopole*. Pièces et main d'œuvre. L'Echappée. 2011)

En 1990, l'universitaire Gilles Deleuze, dans deux entretiens avec *L'Autre Journal* (n°1 mai 1990), et avec Toni Negri, dans *Futur antérieur* (n°1, printemps 1990), emprunte à Burroughs ce terme de contrôle pour désigner ce que « *Foucault reconnaît comme notre proche avenir* » en matière de police des populations.

On sait quelle célébrité le concept benthamien de *panopticon* a valu à Foucault : que le pouvoir – central-, puisse selon un dispositif géométrique rationnel, tout voir sans être vu. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de contrôle, mais de surveillance. Laquelle se superpose au contrôle sans l'abolir et va bien au-delà des moyens d'optique employés par la *sentinelle* (de l'italien *sentire*, entendre), depuis son *mirador* : lunettes, jumelles, télescopes. A l'ère technologique elle mobilise satellites, drones, cameras (infra-rouge), GPS, téléphones mobiles, capteurs et puces électroniques (RFID), et tous les dispositifs de traçabilité.

Citoyennistes ou radicalistes, les sempiternels passagers du train de retard prétendent contester la société de surveillance et ses instruments : c'est-à-dire ce qui est advenu pendant qu'ils coassaient en chœur et en boucle : « Pas de catastrophisme !... On n'en est pas là ! », et grenouillaient contre la société de contrôle. Cela donne des inventaires épisodiques tel *La grande surveillance* de Claude-Marie Vadrot (Le Seuil. 2007), mauvaise compilation, non sourcée, de ses confrères journalistes ; *Sous surveillance !*, autre compilation – mais sourcée-, de Françoise de Blomac, « *géographe et spécialiste des nouvelles technologies de l'information et de la communication* », et Thierry Rousselin « *consultant en observation spatiale (...), directeur de programme d'armement à la Délégation générale pour l'armement (...), chargé du cours de géointelligence à l'Ecole des mines de Paris. Il écrit également dans des « fanzines » de rock n' roll.* » Oui – comme Eudeline ou Nick Tosches. Vous voyez bien que la contre-culture n'est pas sectaire. *La globalisation de la surveillance. Aux origines de l'ordre sécuritaire*, d'Armand Mattelart (ed. La Découverte. 2007), est à notre connaissance la meilleure histoire de l'innovation sécuritaire et de ses liens avec la technologie et le terrorisme d'Etat.

« *La priorité de la recherche-développement va aux instruments capables de débusquer les guérillas et de protéger les troupes des attaques surprises. La guerre irrégulière va ainsi se révéler un formidable laboratoire des technologies de localisation.* »

Quatre pages d'épilogue bâclé gâchent malheureusement cette riche et utile généalogie du techno-sécuritaire. Génuflexions aux mandarins des années soixante-dix : Deleuze, Guattari, Foucault. Rituels saluts au clairon aux « altermondialistes » et aux « organisations citoyennes ». Appels au gouvernement, à l'Etat, pour partager avec eux l'accompagnement et l'encadrement des technologies de surveillance – la co-gestion en somme. Espoirs niais dans la Commission nationale informatique et liberté (CNIL), l'institution pseudo-indépendante, chargée de prévenir toute contestation réelle, et de faciliter en douceur, par concessions successives, la réduction de toute vie libre et privée. On en reste pantois. Comme si l'auteur de ces quatre pages n'avait ni lu ni écrit les deux cents précédentes. Mais le contraire est vrai. *Parce qu'il a écrit ce livre et fait ses recherches*, Mattelart ne peut que céder à la lassitude, au désarroi, à un effroi qu'il ne peut ni ne veut affronter quand vient le passage obligé aux « propositions concrètes » - et optimistes-. Il s'en débarrasse donc n'importe comment pour taire que tout a échoué et qu'il n'a rien de plus à dire là-dessus. Il ne faut pas désespérer la piétaille citoyenne ou radicale, étudiants en sociologie, crétins « insurrectionalistes », pangolins de la Ligue des droits de l'homme, du Syndicat de la magistrature ou de la fondation Copernic, badauds des forums libertaires, abonnés du *Diplo* ou de *Politis*.

Alex Türk, lui, n'a pas cet embarras, puisqu'il préside depuis sept ans la Commission nationale informatique et liberté ; et que, sénateur du Nord, il enseigne le droit public à l'université. Qu'il siége à droite plutôt qu'à gauche n'importe pas plus en la matière qu'une préférence pour la betterave en hors

d'œuvre plutôt que pour le radis. Son rôle, on l'a dit, consiste à réguler, ratifier, souvent après coup, les perpétuelles rognures à la vie privée et aux libertés publiques, du fait des entreprises, de l'Etat, des forces de l'ordre ; tout en geignant dans chaque micro complaisamment tendu sur l'indifférence des citoyens, des jeunes surtout, face « *aux progrès de la société de surveillance* ». Ceux que l'extension de la tyrannie technologique tourmente vraiment, apprennent ainsi, d'une pierre deux coups, qu'ils ont un champion et une institution à leur service, bien plus qualifiés et armés qu'eux-mêmes, et que ces derniers, hélas, ne peuvent pas grand chose à part remuer des doléances languissantes. Nonobstant, la solution pour Alex Türk réside évidemment dans Alex Türk ; dans le développement de la CNIL, l'accroissement de son personnel, de son budget, de ses compétences, de ses services ; la multiplication de ses arrêts, avis et condamnations. En somme, la prolifération d'une énième bureaucratie parasitaire – à l'instar des domaines de la santé, de l'environnement, de l'alimentation-, sécrétant en langage abstrus une casuistique retorse à base d'arguties juridiques, d'expertises techniques, d' « *analyses coûts/bénéfices* », d'obscur « *transparence* », de « *neutralité technologique* », de « *bons et mauvais usages* », de « *principe de proportionnalité* », de « *degré d'intrusivité* », d' « *opt-in et opt-out* », de « *personnes vulnérables* » et de « *consentement délégué* », de « *pédagogie* » (des « *citoyens* », des « *jeunes* »), de « *technologie au secours de la technologie* », etc. Tant, dans ce monde complexe et dangereux, il serait extrémiste et simpliste d'observer ce principe : le contrôle et la surveillance de quiconque par des moyens mécaniques ou humains est criminel. Pour savoir ce qui se passe dans la tête de Türk, et ce que recèle la société de surveillance, on peut lire *La vie privée en péril. Des citoyens sous contrôle*, (ed. Odile Jacob. 2011), où notre sénateur-prof recycle avec cinq ans de retard et beaucoup de circonlocutions, ce que nous disions en 2006, lors de la manifestation contre l'inauguration de Minatec, à propos des RFID et des nanotechnologies. Türk étant le chauffeur du train de retard où cahotent, cahin-caha, citoyennistes et radicalistes. Pour connaître l'horaire du prochain train et savoir de quoi on babillera dans ce tortillard d'ici cinq ans, mieux vaut lire la suite sur la société de contrainte.

Nous avons introduit cette notion en 2008, au dernier chapitre de *Terreur et possession*, pour caractériser une phase nouvelle dans l'organisation rationnelle – technologique-, de l'ordre public : *Le pancraticon ou l'invention de la société de contrainte*. Extension du *panopticon*, le *pancraticon* est un dispositif de quasi-omnipotence sur les êtres et le monde. Un techno-totalitarisme quasi-divin, si le divin est vraiment ce tout-puissant dont nous parlent les prêtres. L'étymologie du mot est transparente : *Pan*, tout ; *cratos*, la force, le pouvoir – voyez le pancrace-, cette lutte où toutes les prises, tous les coups, sont permis.

Quant à la contrainte, nous n'entendons par là ni plus, ni moins que le *Robert* et le *Dictionnaire étymologique du français*. Nous ne jouons pas avec les mots. Nous ne prétendons pas les « *redéfinir* » afin de duper les naïfs, c'est-à-dire les falsifier en les infiltrant d'acceptions floues, retorses, paradoxales, tronquées ou si larges au contraire qu'elles ne définissent plus rien. Nous nous plions au langage exact et commun afin de partager, autant que possible, une représentation exacte et commune de perceptions communes. Tenant pour acquis que si chacun voit midi à sa porte, cette vision, quoi qu'on raffine et singularise, est commune pour l'essentiel et particulière pour l'exception et le secondaire. Et voilà pourquoi le soleil de Rimbaud, de Van Gogh ou des Lakotas, brille aussi pour nous, quand bien même chacun le voit de son seuil. Et donc :

Contrainte. Nom féminin dérivé au XIIe siècle du verbe contraindre pour signifier 1) une violence exercée contre quelqu'un, une entrave à la liberté d'action. 2) Une règle sociale, morale, obligatoire. Le mot vient d'une racine Indo-européenne **streig-* « serrer », d'où *stringere* en latin, *strictus*, *constringere* « lier étroitement ensemble » ; *constrictio* « resserrement » et *constrictus*, qui resserre, tel le boa *constrictor*.

C'est cela. C'est exactement cela. Serrer, resserrer, lier étroitement *en un filet constricteur*. En vain aurions-nous cherché un mot plus apte à nommer les nouveaux modes d'organisation de l'ordre public. On nous opposera que l'expression semble un pléonasmisme ; qu'il n'est pas de société sans règles, obligations ni tabous. Le même pourrait d'ailleurs être dit de la société de surveillance – connaît-on *une société sans surveillance ?*-, ou de l'état de nature – y-a-t-il rien de plus contraignant que la vie des nomades, chasseurs-cueilleurs, astreints, sous peine de mort, à une stricte obéissance aux réalités du milieu ? Précisons donc. Nous avons maintes fois cité la formule de Clausewitz suivant laquelle « *la guerre est (...) un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté.* »

Dans la guerre de tous contre tous, ouverte ou cachée, collective ou individuelle, dont celle entre pouvoir et sans-pouvoir constitue le théâtre principal, une arme nouvelle paraît au service du pouvoir, avec cette

perspective sans précédent d'abolir, au sens le plus matériel, le libre-arbitre d'un individu et d'en prendre possession. Par possession, on entend l'état de ceux que gouverne une puissance technologique –neuroélectronique par exemple–, qui les prive de la libre disposition de leurs pensées et de leurs actes, et en fait l'instrument de sa volonté. (cf. *Dictionnaire du vocabulaire technique et critique de la philosophie*. A. Lalande. P.U.F)

Au delà de ce que la loi, la coutume, les normes sociales et la force brute ont toujours imposé ou interdit aux sans pouvoir, des *innovations* issues de l'informatique et des statistiques, des nano et neurotechnologies, des supercalculateurs et de l'imagerie médicale, induisent bientôt la possession et le pilotage du monde-machine comme de l'homme-machine par le pouvoir. La pure gestion de flux et de stocks d'objets au lieu de la perpétuelle répression des sujets : macro-pilotage d'ensemble et micro-pilotage individuel. Trois exemples parmi tant d'autres d'un mouvement général. IBM et son projet cybernétique de « *planète intelligente* » auquel participe toute la technocratie globale : des myriades de capteurs et de puces électroniques RFID dans tout le milieu, urbain ou naturel, dans tous les objets, inertes ou animés ; afin de *tout* diriger au fur et à mesure, de façon *optimale*. Thalès et son architecture informatique *Hypervisor*, pour intégrer tous ces mouchards électroniques au sein d'un système unique, de traiter leurs milliards de données, de déclencher les alertes automatiques et les actions idoines, en fonction de la situation. En avons-nous entendu pourtant de ces fortes têtes de plomb nous assénant du haut de leurs dogmes intemporels « qu'on n'en était pas là », ou que, « forcément », « le système » s'étoufferait sous son propre poids, dans l'incapacité d'absorber des marées croissantes d'informations. Nos contre-experts auraient bien du savoir qu'on n'arrête pas le progrès, et que l'accélération technologique avalerait les obstacles, faibles et provisoires, en travers de sa ruée. Clinatéc, un laboratoire du CEA-Minatec, à Grenoble, pour « *nous mettre des nanos dans la tête* ». Dès les années 1970, le physiologiste José Delgado, héraut de « *la société psychocivilisée* », arrêta net un taureau en pleine charge, par un signal radio envoyé aux électrodes implantées dans le cerveau de l'animal. La stimulation électrique cérébrale sert aujourd'hui au traitement des TOC, de l'anorexie, de la boulimie, de la dépression – songez à tous ces malheureux salariés d'Orange sautant des fenêtres de leurs bureaux ; il y aura désormais une alternative à la réduction de leur charge de travail ou à leur désertion pure et simple. Grâce aux cobayes à sa disposition, rats, chimpanzés, paralytiques et victimes de la maladie de Parkinson, Clinatéc permettra de nouvelles avancées de la société de contrainte. Et un jour prochain le pilotage de *cyborgs*, d'hommes-bioniques (« bio-électroniques»), d'hommes-machines enfin. L'interface cerveau/machine, la convergence des neurotechnologies, nanobiotechnologies et technologies de l'information et de la communication (TIC) assemble ainsi les pièces d'un dispositif permettant à son maître de manipuler ses esclaves, tels des robots, marionnettes ou zombies sous hypnose. Une possibilité insurpassable, irrésistible pour le pouvoir, en termes de *sécuritaire*, d'ergonomie sociale.

On voit que la technologie est la continuation de la guerre, c'est-à-dire de la politique, par d'autres moyens. Que l'*innovation* accélère sans fin le *progrès* de la tyrannie technologique. Que les neurotechnologies couronnent ce rationalisme policier qui prétend faire de nous des insectes sociaux, et de l'humanité une fourmilière-machine. Que nul ne peut s'opposer à l'ordre établi ni au cours des choses, sans *d'abord* s'opposer à l'accélération technologique.

Pièces et main d'œuvre
Grenoble, septembre 2011